



Lorenzo CALVELLI (Università Ca' Foscari Venezia), Inscriptions romaines antiques au Moyen Âge : de l'observation à la compréhension. ([CV de Lorenzo Calvelli](#)).

Cette communication examine les modalités de compréhension des inscriptions classiques au cours des siècles centraux du Moyen Âge, en prenant pour point de départ la distinction entre *legere* et *intelligere*, explicitement formulée dans plusieurs sources contemporaines. À l'époque carolingienne, la compilation du manuscrit épigraphique d'Einsiedeln, datable du milieu du IX^e siècle, témoigne encore d'une solide maîtrise des cultures épigraphiques antiques. Entre le XI^e et le XIII^e siècle, en revanche, l'épigraphie est abordée principalement dans une perspective pratique. Les inscriptions antiques sont utilisées à des fins littéraires, juridiques, dévotionnelles ou commémoratives. Dans ce contexte, l'historiographie moderne a traditionnellement expliqué ce manque d'intérêt pour l'épigraphie classique par une adaptation progressive à l'écriture gothique, qui aurait rendu la lecture des capitales lapidaires latines de plus en plus difficile et étrangère aux pratiques graphiques contemporaines. S'appuyant sur les objections formulées par la recherche récente, cette présentation se propose de réexaminer cette interprétation dominante de l'engagement médiéval à l'égard de l'épigraphie. Plutôt que de difficultés d'ordre paléographique, les auteurs médiévaux évoquent des obstacles spécifiques liés à l'état matériel des monuments, à la formulation des textes épigraphiques et, surtout, aux divergences entre les différents systèmes d'abréviation. Les conventions brachygraphiques romaines, fondées principalement sur des tronctions et des sigles non développés, différaient profondément de celles du Moyen Âge, plus fortement codifiées et univoques. Cet écart joua un rôle déterminant dans les difficultés de compréhension des inscriptions antiques, dans la mesure où les lecteurs étaient en mesure de reconnaître les mots ou les lettres pris isolément, mais éprouvaient des difficultés à interpréter des textes fortement abrégés. Ce ne fut qu'à partir du XV^e siècle que la redécouverte et la diffusion de traités anciens commencèrent à fournir des outils systématiques permettant une compréhension plus informée des documents épigraphiques antiques.



Lorenzo CALVELLI (Università Ca' Foscari Venezia), Ancient Roman Inscriptions in the Middle Ages: From Observation to Understanding. ([Lorenzo Calvelli's CV](#)).

This paper explores how classical inscriptions were understood during the core centuries of the Middle Ages, taking as its starting point the distinction between *legere* and *intelligere*, which is explicitly articulated in several contemporary sources. During the Carolingian period, the compilation of the *Einsiedeln* epigraphic manuscript, dating from the mid-ninth century CE, still demonstrates a secure command of ancient epigraphic cultures. Between the eleventh and the thirteenth centuries, by contrast, epigraphy was approached chiefly from a practical perspective. Ancient inscriptions were used for literary, legal, devotional or celebratory purposes and served as supplementary elements within travel itineraries or historical narratives. Collections of Christian inscriptions became particularly widespread. Against this background, modern scholarship has traditionally explained the limited interest in classical epigraphy as the consequence of a gradual adaptation to Gothic script, which was thought to have made the reading of Latin lapidary capitals increasingly difficult and detached from contemporary writing practices. Building on objections raised by more recent scholarship, this presentation seeks to revisit the conventional account of medieval engagement with epigraphy. Rather than palaeographical impairments, medieval point to specific obstacles which were linked to the material condition of monuments, the formulation of epigraphic texts and, above all, to divergences between different systems of abbreviation. The Roman brachygraphic conventions, which relied largely on truncations and unexpanded sigla, differed profoundly from the medieval ones, which were more highly codified and univocal. This disparity played a decisive role in hindering the understanding of ancient inscriptions, since readers could easily recognise individual words or letters but struggled to interpret abbreviated texts. Only from the fifteenth century onwards did the rediscovery and circulation of ancient treatises begin to provide systematic tools for a more informed engagement with ancient epigraphic documents.